

Parabole pour un temps d'épidémie

En ce temps-là le monde s'était emballé et courait droit à sa perte. L'économie avait disparu au profit de la finance, l'humanité s'était divisée entre les riches qui détenaient le pouvoir, la propriété et bien sûr toute la richesse, tandis que les pauvres ne pouvaient se partager que les miettes, se battre pour survivre et se donner l'illusion du pouvoir en élisant quelques riches à leur tête sur la foi de discours aussi généreux que vite oubliés.

La belle planète bleue dont nous parlaient les astronautes avait été éventrée, pillée, ravagée, incendiée, polluée afin d'en extraire tous les trésors enfouis en son sein depuis des millénaires, sans que l'on se soucie de préservation et de renouvellement des espèces. Les océans étaient devenus les poubelles des continents et regorgeaient de plastiques et de métaux lourds qui empoisonnaient la faune et la flore marine.

Partout des conflits d'intérêt éclataient faisant naître des guerres qui tournaient au massacre. La jeunesse de quelques pays se soulevait, réclamant plus de liberté, mais une répression s'abattait aussitôt. Et de partout des hordes de réfugiés fuyaient les bombes, la prison, la torture ou la faim.

Hélas la solidarité entre humains avait disparu, à tel point qu'en certains endroits, elle était devenue un délit ! Aussi les pauvres étaient-ils refoulés de partout et s'agglutinaient aux frontières barbelées des pays les plus riches, ou bien se noyaient dans la mer, ajoutant encore à sa désolation.

Quelques prophètes tentaient bien de crier leur inquiétude et leur foi en la nécessité de stopper ces excès, tandis que quelques bonnes âmes s'efforçaient à soulager la misère des plus pauvres.

L'argent, la consommation, le profit à tout prix, étaient maîtres de l'univers et les forces spirituelles avaient perdu toute crédibilité sous les coups de boutoirs de gourous en mal de pouvoir, ou de fous de Dieu qui l'avaient asservi sous le prétexte fallacieux de le servir.

Et le monde allait, cahin-caha, les plus nantis ne doutant pas que tout continuerait ainsi de siècle en siècle et les plus pauvres espérant que tout irait mieux demain.

Un beau matin cependant, sur un marché du pays du Soleil Levant, une toute petite chauve-souris éternua. Et ce fut le début de la catastrophe.

Quelques humains se mirent à frissonner, à tousser contaminant leurs voisins. Puis quartier par quartier, village par village, ville par ville, la contagion s'étendit. Quelques médecins tentèrent de donner l'alerte. Mais la capitale et ses beaux quartiers étant encore épargnés, ces messieurs du gouvernement les mirent en prison pour stopper le danger. La parade était grossière et l'efficacité nulle !

Le virus, ironique, se développait, se multipliait, s'étendait et ce fut tout le pays qui se mit à tousser.

Alors ces messieurs du gouvernement prirent les choses en main, bouclèrent la ville d'origine du virus, bouclèrent la province, bouclèrent le pays, bouclèrent les frontières, mais rien n'y fit et le virus sournois se répandit dans tout l'univers.

Dans chacun des pays du monde, les beaux messieurs lissèrent leurs moustaches et préparèrent de beaux discours. Ils parlèrent de guerre au virus, de solidarité, d'entraide, de partage, de souci des plus faibles, de respect des autres, de respect des consignes pour protéger sa vie, celle de ses proches, celle de ses voisins. Ils parlèrent même de consommer moins, de ne pas gaspiller, de protéger la nature et la planète. Ils s'offusquèrent et s'indignèrent vertueusement quand des vols de masques de protection et de gel désinfectant se produisirent dans les hôpitaux pour être revendus au marché noir ! Et malgré tout, l'ensemble des citoyens se plia au confinement, se rendirent service entre voisins. Les soignants se dévouèrent au-delà de toutes limites, applaudis par la population qui reconnaissait leur mérite, congratulés par les beaux messieurs qui n'hésitaient pas à leur promettre tout ce qu'ils leur avaient refusé quelques semaines plus tôt.

Un calme étonnant régnait dans les villes, la pollution baissa, les familles enfermées dans leur appartement tentaient tant bien que mal de vivre normalement. Les sans domiciles fixes, affolés, ne sachant que faire, où aller, privés de contacts, d'informations et de nourriture, s'en remirent heureusement à quelques travailleurs sociaux et bénévoles d'associations qui voulurent bien les soutenir dans leur désarroi.

Mais on sentait un autre mal insidieux qui montait inexorablement dans la population, un mal qui venait de la nuit des temps, un mal qu'on avait oublié dans l'euphorie d'une croissance qu'on croyait exponentielle et infinie : la peur, la peur de la maladie, la peur de l'épidémie, la peur de la mort .

Quel vaccin contre la peur ? Y a-t-il un médicament pour l'enrayer ?

Sans doute faudrait-il recourir à d'autres remèdes qu'on ne fabrique pas en laboratoire : l'espérance qui fait regarder l'avenir d'un œil nouveau, la solidarité qui réchauffe le cœur, l'amitié qui donne du tonus, le rire qui défait toutes les tensions, l'amour qui régénère l'être tout entier. Ce sont des remèdes à prendre sans crainte ni modération, pour enrayer cette peur qui empoisonne les esprits et pousse à la haine de l'autre.

Que sera demain, avec le coronavirus et peut-être ses frères tapis dans l'ombre ? Toutes les belles paroles des grands de ce monde tiendront-elles leurs promesses au retour dans la vie ordinaire ? Toutes les belles résolutions prises pendant la crise deviendront-elles de nouvelles habitudes de vie ? La nature et le bon sens reprendront-ils leurs droits ? C'est à ce prix qu'est l'avenir de notre belle planète et de l'humanité qui l'habite !

La Tour de Sçay le 19 mars 2020

Chantal Jacquin